

# Jean Giono : la pensée panique comme anticipation d'une écologie littéraire ?

## Jean Giono: the panic thought as an anticipated literary environmentalism

Marion Stoïchi<sup>1</sup>

<sup>1</sup>laboratoire PLH (Patrimoine, Littérature, Histoire), Université Toulouse Jean-Jaurès.

**RÉSUMÉ.** De son premier roman *Colline à L'Iris de Suse*, en passant par la nouvelle *L'Homme qui plantait des arbres*, la nature et le paysage ont une place prédominante dans l'œuvre de Jean Giono. Si une part de la critique (et des lecteurs) a pu y voir une « merveilleuse leçon d'écologie », pour reprendre les termes de Dominique le Brun, d'autres se montrent plus prudents, à l'instar de Jacques Chabot ou Walter Wagner. Car si l'on peut assimiler la pensée panique, le « rond du monde », chère à Giono, au concept morinien de « reliance », force est de constater l'absence d'engagement écologiste au sens politique. Ainsi, peut-on parler d'une écologie littéraire dans l'œuvre de Jean Giono et selon quelles modalités ?

**ABSTRACT.** From *Colline to L'Iris de Suse* and the short story *L'Homme qui plantait des arbres*, nature and landscape have a predominant position in Jean Giono's work. If some of the critics (and readers) could see a "wonderful lesson of environmentalism", to use the terms of Dominique le Brun, others are more cautious, like Jacques Chabot or Walter Wagner. Because if we can assimilate panic thinking, the "round of the world", so dear to Giono, to the morinian concept of "reliance", the lack of environmentalist commitment in the political sphere is clear. Thus, can we talk about a literary environmentalism in Jean Giono's work and if so, according to which modalities?

**MOTS-CLÉS.** Jean Giono, Littérature française, Littérature du XXème siècle, Écologie littéraire, Écocritique, Écopoétique, Poét(h)ique, Panique, Reliance.

**KEYWORDS.** Jean Giono, French Literature, Twentieth century literature, Literary ecology, Ecocriticism, Ecopoetic, Poet(h)ic, Panique, Reliance.

« Il est évident que nous changeons d'époque. Il faut faire notre bilan. Nous avons un héritage, laissé par la nature et par nos ancêtres. Des paysages ont été des états d'âme et peuvent encore l'être pour nous-mêmes et ceux qui viendront après nous ; une histoire est restée inscrite dans les pierres des monuments ; le passé ne peut pas être entièrement aboli sans assécher de façon inhumaine tout avenir. Les choses se transforment sous nos yeux avec une extraordinaire vitesse. Et on ne peut pas toujours prétendre que cette transformation soit un progrès. Nos « belles » créations se comptent sur les doigts d'une main, nos « destructions » sont innombrables. »<sup>1</sup>

Ces phrases, Jean Giono les écrit en 1970. L'écologie comme science a alors près d'un siècle d'existence et l'écologie politique tend à se diffuser largement notamment via les théories récentes de James Lovelock et Arne Naess<sup>2</sup>. Bien qu'aucun de leurs ouvrages ne figure dans la bibliothèque de l'auteur manusquin, l'œuvre de Jean Giono apparaît à certains comme anticipatrice de cette

---

<sup>1</sup> J. Giono, *La Chasse au bonheur*, Jean Giono, éd. Gallimard, 1988, p. 83.

<sup>2</sup> On pense ici aux ouvrages de James Lovelock, Arne Naess ou plus récemment Michel Serres, *Le Contrat naturel*, Paris, Flammarion, « Champs essais », 1990.

pensée<sup>3</sup>. Aussi, en 1995, Dominique le Brun, au sujet de la nouvelle *L'homme qui plantait des arbres* écrite en 1953, s'exclamait : « *Mais quelle merveilleuse leçon d'écologie !* »<sup>4</sup> Plus récemment, Édouard Schaelchi, invitait à relire la *Lettre aux paysans sur la pauvreté et la paix* comme une préfiguration des courants écologistes et altermondialistes<sup>5</sup>. C'est que Jean Giono n'a cessé de représenter la nature comme une entité écologique et globale dans laquelle se situerait l'homme, ce que Le Clézio résumait ainsi : « *On a beaucoup parlé de la nature chez Giono comme d'un thème. Mais c'est plus qu'un thème, c'est toute l'œuvre de Giono qui est mélangée à la nature, qui est la nature.* »<sup>6</sup>

Pour autant, peut-on voir chez l'auteur un « *écologiste avant la lettre* » comme l'affirment certains critiques<sup>7</sup> ?

Nous nous interrogerons tout d'abord sur ce qui a participé à l'émergence de ce postulat, c'est-à-dire l'approche sensible du paysage dans les romans gioniens. Les figures de style qui servent cette écriture contribueraient à véhiculer une conception écosystémique de la nature qui, chez Giono, prend le nom de vision « panique ». Panique c'est-à-dire, d'une part, l'appartenance à un tout comme le rappelle l'étymologie du mot ; d'autre part, le terme renvoie à cette peur de l'humain face à un paysage qui le dépasse. Car, comme le remarquait Édouard Schaelchi : « *On n'est jamais très loin, avec Giono [...] d'une vision de la terre prête à se venger, un jour, du mal qu'on lui fait.* »<sup>8</sup> Tout ceci contribuerait à provoquer, chez le lecteur, une prise de conscience de cet écosystème dans et par lequel il vit. Enfin, le traitement du paysage chez Giono serait un moyen de motiver son lectorat à réaliser, à la suite des personnages romanesques, cette approche sensible décrite dans les œuvres. Pour conclure, nous en viendrons à la question d'un potentiel écologisme gionien.

\* \* \*

Comme l'écrit Barbara Bender « [...] les paysages ne sont pas seulement des « vues », mais des rencontres personnelles. Ils ne sont pas simplement vus, mais éprouvés avec tous les sens »<sup>9</sup>. Pour l'auteur de *Jean le Bleu* qui se disait « sensuel »<sup>10</sup>, « *cette sensibilité aux aspects contradictoires du monde* »<sup>11</sup> constitue une véritable continuité thématique. Considérant que la science est « un

<sup>3</sup> Voir à ce sujet E. Schaelchli, *Jean Giono. Pour une révolution à hauteur d'homme*, Éditions Le passager clandestin, coll. "Les précurseurs de la décroissance", 2013.

<sup>4</sup> D. Le Brun et J.-C. Prat, *La Haute-Provence avec les yeux de Giono. Guide de découvertes 42 journées randonnée*, Grenoble, Didier Richard, 1995, p. 181.

<sup>5</sup> É. Schaelchli, *Jean Giono. Le non-lieu imaginaire de la guerre. Une lecture de l'œuvre de Giono à la lumière de la Lettre aux paysans sur la pauvreté et la paix*, Paris, Eurédit, 2016, vol. 2, p. 435.

<sup>6</sup> *Le Figaro littéraire*, 19-25 octobre 1970.

<sup>7</sup> C'est le cas par exemple de Mireille Sacotte dans « Notice des *Vraies richesses* » in J. Giono, *Récits et Essais*, Pierre Citron, Henri Godard, et al., Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1989, p. 968-969.

<sup>8</sup> E. Schaelchli, *Jean Giono pour une révolution à hauteur d'hommes*, op. cit., p. 23.

<sup>9</sup> B. Bender, « Time and Landscape », in *Current Anthropology* 43, no. S4 (August/October 2002).

<sup>10</sup> J. Giono, *Jean le bleu* in *Œuvres romanesques complètes II*, Édition de Robert Ricatte avec la collaboration de Pierre Citron et Luce Ricatte, Bibliothèque de la pléiade, Gallimard, p. 96.

<sup>11</sup> H. Godard, *D'un Giono l'autre*, Gallimard, 1995, p. 12.

instrument trop exact et trop dur »<sup>12</sup> en matière de connaissance du monde, l'appréhension du paysage ne pourrait se faire que par une approche sensible, corporelle car « le plus magique instrument de connaissance, c'est moi-même »<sup>13</sup>, écrit-il. Cette connaissance, Jean Giono en acquiert les prémices au cours de son enfance, dans le cadre d'une lecture faite par un homme chargé de son éducation littéraire. Dans *Jean le Bleu*, il raconte :

« L'homme [...] était couché dans les herbes. À l'heure du soir, l'été, quand toutes les feuilles gorgées et saoules de soleil rendaient odeur, il était là avec les livres. Il parlait d'abord de la voix et de la main pour me montrer autour de moi les formes, la vie. Il faisait passer en moi la conviction que tout ça n'était pas seulement une image perçue par nos sens, mais une existence, une pâture de nos sens, une chose solide et forte qui n'avait pas besoin de nous pour exister, qui existait avant nous, qui existerait après nous. Une fontaine. Une fontaine au bord de notre route. Celui qui ne boira pas aura soif pour l'éternité. Celui qui boira aura accompli son œuvre. »<sup>14</sup>

Dans cet extrait, paysage naturel et livres lus se mêlent dans une prise de conscience du lien entre l'environnement et ses composantes (humaines et non-humaines). Dans les *Vraies Richesses* la description du paysage parisien, et donc urbain, est tout autre. Alors que Jean Giono se promène dans la rue du Dragon, il se sent, écrit-il, « entouré de matières mortes » ; « J'ai essayé de la toucher [la rue] comme on peut toucher un vallon ou une montagne. Pas de réponse au creux de ma main. La matière dont est faite cette rue n'a plus de goût. »<sup>15</sup>. On voit ici se dessiner une opposition entre paysage « humain » (la ville) et paysage naturel dans lequel les correspondances entre les êtres vivants et leur milieu sont encore possibles. Correspondances exprimées stylistiquement par un recours aux synesthésies, figures de style<sup>16</sup> joignant ensemble deux sens au moins dans le but d'augmenter le vocabulaire en créant de nouvelles relations sensorielles. « Ce que je veux », écrit-il, « c'est tout donner, dialogue et perception du monde et lieu de l'action, sensuellement. Je veux faire sentir »<sup>17</sup>. Aussi, dans *Le Hussard sur le toit*<sup>18</sup> on peut lire que « le bruit du soleil [est] comme un rapide craquement de flamme », dans *Un roi sans divertissement*, le paysage est comme « un océan de sirop d'orgeat aux vagues endormies »<sup>19</sup>, dans *L'Eau vive*, « les étoiles » ont « un parfum »<sup>20</sup> et dans *Le Chant du monde*, on peut voir que « le son devenait rouge »<sup>21</sup>.

---

<sup>12</sup> J. Giono, « Provence » in *L'Eau vive, Œuvres romanesques complètes III*, Éditions Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1974, p. 206.

<sup>13</sup> J. Giono, « Provence », *op. cit.*, p. 206.

<sup>14</sup> J. Giono, *Jean le Bleu*, *op. cit.*, p. 97-98.

<sup>15</sup> *Ibid*, p34.

<sup>16</sup> En ce qui concerne la définition et l'origine de la notion, nous renvoyons à S. Vignes, *Le travail des sensations, un barrage contre le vide*, Saint-Genouph, Nizet, 1998, p. 243-244.

<sup>17</sup> *Giono, sur la musique*, dossier préparé par Aline et Sylvie Giono, Sophia Antipolis in S. Vignes, « Jeux et enjeux des synesthésies dans l'œuvre de Giono » in *Jean Giono, 7*, textes réunis par Laurent Fourcaut, Lettres Modernes, Minard, Paris-Caen, 2001, p. 124.

<sup>18</sup> J. Giono, *Le Hussard sur le toit*, in *Œuvres romanesques complètes IV*, Éditions Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1977, p. 404.

<sup>19</sup> J. Giono, *Un roi sans divertissement*, in *Œuvres romanesques complètes III*, p. 492.

Il n'est pas rare que l'auteur use également de métonymies pour rapprocher les humains et leur environnement, faisant subir aux paysages les épreuves que traversent ou traverseront les personnages. Ainsi, dans *Le Hussard sur le toit*, alors qu'Angelo arrive en Provence, dévastée par une épidémie de choléra, il voit « *sur les talus brûlés jusqu'à l'os quelques chardons blancs cliquet[er] au passage [...]. Il n'y avait que ce petit bruit de vertèbre, très craquant.* »<sup>22</sup> et « *dans le ciel de craie s'ouvrait une sorte de gouffre d'une phosphorescence inouïe d'où soufflait une haleine de four et de fièvre.* »<sup>23</sup>. Dans ce passage, le champ lexical du corps : « *haleine* », « *os* » et « *vertèbre* » est associé à la maladie véhiculée par le mot « *fièvre* ». Or plus loin dans le récit les cholériques seront décrits comme fiévreux et émettant des craquements corporels : « *Ces spasmes qui secouaient tout le corps se reproduisaient de minute en minute, faisant craquer et se tendre le ventre.* »<sup>24</sup>. Toujours dans ce roman, une autre métonymie contribue à faire de la ville une extension ontologique de ses habitants : « *Vers le soir, il passa près d'un village qui criait* » et « *le port soufflait à bouffées de dormeur l'odeur de son estomac vert* »<sup>25</sup>.

Le romancier, par ces biais stylistiques, tente donc de rappeler le lien qui existe nécessairement entre les hommes et leur environnement, de les mettre en correspondance dans la fiction afin qu'ils réapprennent ce lien en dehors d'elle. Car, comme il l'écrivait dans la nouvelle *Le Chant du monde* : « *Il ne faut plus isoler le personnage-homme, l'ensemencer des simples graines habituelles, mais le montrer tel qu'il est, c'est-à-dire traversé, imbibé, lourd et lumineux des effluves, des influences, du chant du monde.* »<sup>26</sup>.

\*

Or selon l'auteur, pour pouvoir entrer en correspondance avec le paysage, il faudrait faire preuve d'humilité, qualité qui semble manquer aux êtres humains. Aussi, écrit-il :

« Je sais bien qu'on ne peut guère concevoir un roman sans l'homme, puisqu'il y en a dans le monde. Ce qu'il faudrait, c'est le mettre à sa place, ne pas le faire le centre de tout, être assez humble pour s'apercevoir qu'une montagne existe non seulement comme hauteur et largeur mais comme poids, effluves, gestes, puissance d'envoûtement, paroles et sympathies »<sup>27</sup>.

Pour ce faire, Giono use de figures de style permettant un brouillage des frontières, une hybridation entre les règnes. Il va par conséquent personnifier la nature, conférant à l'environnement

---

<sup>20</sup> J. Giono, *L'Eau vive*, op. cit., p. 203.

<sup>21</sup> J. Giono, *Le Chant du monde*, in *Œuvres romanesques complètes II*, op. cit., p. 204.

<sup>22</sup> J. Giono, *Le Hussard sur le toit*, Gallimard, [1972] 2007, p. 13.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 14.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 490.

<sup>25</sup> J. Giono, *Le Hussard sur le toit*, op. cit., p. 33.

<sup>26</sup> J. Giono, *Solitude de la Pitié*, « Le chant du monde », in *Œuvres romanesques complètes II*, op. cit., p. 537.

<sup>27</sup> J. Giono, *Solitude de la Pitié* in *Œuvres Romanesques Complètes, I*, Éditions Pléiade, Gallimard, Paris, 1932, p. 536.

un agir que souligne l'emploi de verbes actifs : « *Le soleil se leva d'un bond. Il saisit le ciel et fit crouler [...]* »<sup>28</sup>.

Dans *Un roi sans divertissement*, c'est la personnification du loup, pris en chasse par tout le village, qui rapproche les êtres humains de leur proie. L'un des protagonistes, parlant de l'animal, s'exprime en ces mots : « *Et il était facile de prévoir en quel état cette chose, cet animal, cette personne serait* »<sup>29</sup>. La double épanorthose fait ainsi passer la bête d'un objet à un animal pour enfin atteindre le stade de personne à part entière. Cette hybridation trouve son paroxysme dans le face à face final entre le loup et Langlois : « *Langlois s'avance ; le loup se dresse sur ses pattes. Ils sont face à face à cinq pas.* »<sup>30</sup>. L'homme et la bête finissent par se trouver dans une sorte d'égalité de nature, transformant la mise à mort de l'animal en un quasi-meurtre.

Cette mise à mort constitue une violence de l'homme envers son environnement à double titre. Le premier découle de l'effet de cette personnification qui rapproche le tueur et la bête. Le second réside dans la sensibilité que Giono reconnaît à tous les êtres et qui, selon lui, constitue le moyen premier de communication. Aussi, dans *Colline*, lorsque Gondran, mû par une violence inouïe, massacre un lézard, il est par la suite pris de remords :

« Sans savoir pourquoi, Gondran est mal à l'aise ; [...] Pour la première fois, il pense, tout en bêchant, que sous ces écorces monte un sang pareil à son sang à lui ; [...] et il cligne de l'œil vers le petit tas de terre brune qui palpite sur le lézard écrasé. Du sang, des nerfs, de la souffrance. Il a fait souffrir de la chair rouge, de la chair pareille à la sienne. Ainsi, autour de lui, sur cette terre, tous ses gestes font souffrir ? Il est donc installé dans la souffrance des plantes et des bêtes ? »<sup>31</sup>.

Dans de nombreuses œuvres de l'auteur, on retrouvera cette importance de la sensibilité des êtres vivants qui leur permet d'habiter leur environnement, c'est-à-dire de le comprendre au sens premier et étymologique (« prendre avec soi »), dans la lignée de ce qu'affirmait Jean-Marc Besse en 2009 : « *Le paysage serait d'abord de l'ordre de l'expérience vécue, sur le plan de la sensibilité.* »<sup>32</sup>. Or, infliger la mort à un être sensible sans but de consommation raisonnable est critiquable pour Giono :

« De quel droit, toi, le fort, le solide, tu as écrasé la bête grise ? Dis-moi ! Ça a du sang, ça, comme toi ; ça a le sang de la même couleur et ça a le droit au soleil et au vent, comme toi. Tu n'as pas plus de droit que la bête. [...] T'as pas compris que, jusqu'à présent, c'était miracle que tu aies pu tuer et meurtrir et puis vivre, toi, quand même, avec la bouche pleine de sang, avec ce ventre plein de sang ? T'as pas compris que c'était miracle que tu aies pu digérer tout ce sang et toute cette douleur que tu as bu ? Et alors, pourquoi ? »<sup>33</sup>

---

<sup>28</sup> J. Giono, *Le Hussard sur le toit*, op. cit., p. 164.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 144.

<sup>30</sup> *Ibid.*

<sup>31</sup> J. Giono, *Colline*, in *Œuvres romanesques complètes I*, op. cit., p. 147.

<sup>32</sup> J-M. Besse, *Le paysage, espace sensible, espace public* de Jean-Marc Besse (EHGO/UMR Géographie-cités, CNRS/Paris I/Paris VII) conférence, 2009.

<sup>33</sup> J. Giono, « Prélude de Pan » in *Solitude de la Pitié*, op. cit., p. 450.

Chez Giono, nul assujettissement donc. Ce qu'il faudrait, c'est une « *collaboration avec la nature* » écrit-il dans sa *Lettre aux paysans*<sup>34</sup>, nature qui est, pour lui, dotée d'une « *grande volonté* », et capable de se régénérer tant que l'écosystème demeure en équilibre<sup>35</sup>. Pour exemplifier cela, nous nous attarderons sur les motifs de l'eau et de la source tarie dans les romans. Dès la première page de *Colline*, le paysage dont « *le surplus d'une fontaine chante en deux sources* »<sup>36</sup> voit son harmonie subitement interrompue par l'action d'un personnage : « *Jaume tire au jugé son coup de chevrotine* »<sup>37</sup> sur un sanglier attiré par la fontaine du village. C'est la première violence humaine envers un animal, et ce dès la deuxième page, dans une logique de propriété et non de consommation. Suivra le « meurtre » du lézard par Gondran. Dès lors, « *le pigeonnier semble mort* »<sup>38</sup> et la petite Marie tombe malade. Enfin, un jour « *la fontaine [...] ne coule plus.* »<sup>39</sup> Faute de solutions, les habitants des Bastides Blanches se tournent vers le vieux Janet, celui qui avait trouvé la source et qui « *sait* »<sup>40</sup>. Après avoir un temps refusé de parler, ce dernier dit :

« Tu veux savoir ce qu'il faut faire, et tu ne connais pas seulement le monde où tu vis. Tu comprends que quelque chose est contre toi, et tu ne sais pas quoi. [...] Je parie que tu n'as jamais pensé à la grande force ? La grande force des bêtes, des plantes et de la pierre. La terre c'est pas fait pour toi, unique, à ton usance, sans fin, sans prendre l'avis du maître, de temps en temps. [...] Et s'il veut effacer les Bastides de dessus la bosse de la colline, quand les hommes ont fait trop de mal, il n'a pas besoin de grand-chose »<sup>41</sup>.

Janet suppose qu'un équilibre a été rompu, d'où le tarissement de l'eau, ce que les autres habitants perçoivent comme une violence, une « *méchanceté* » de la nature mais aussi du vieil homme considéré, dès lors, comme étant « *de l'autre côté de la barricade, avec la terre, les arbres, les bêtes, contre nous.* »<sup>42</sup>.

Plus prégnant peut-être et certainement plus réaliste, on retrouve ce motif de la source tarie dans la nouvelle *L'homme qui plantait des arbres*. Au cours d'une promenade dans les Alpes et ses « *déserts, [s]es landes nues et monotones* »<sup>43</sup>, le romancier vient à manquer d'eau. Il pense en trouver dans les villages abandonnés qu'il aperçoit. « *Il y avait bien une fontaine, mais sèche* »<sup>44</sup>

---

<sup>34</sup> J. Giono, *Lettre aux paysans*, in *Récits et Essais*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1989, p. 15.

<sup>35</sup> J. Lovelock, *Gaia, A New Look at Life on Earth*, Oxford, New York et al., Oxford University Press, 1979

<sup>36</sup> J. Giono, *Colline*, *op. cit.*, p. 127.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 128.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 144.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 159.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 180.

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 178-179.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 189.

<sup>43</sup> J. Giono, *L'homme qui plantait des arbres*, in *Œuvres romanesques complètes V*, Éditions Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1980, p. 757.

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 758.

écrit-il. Continuant sa route, il fait la rencontre d'un berger qui lui propose de boire à sa gourde et de se reposer chez lui pour la nuit. Dans la soirée, l'homme va chercher un sac duquel il sort des glands qu'il se met à trier, expliquant par la suite à son hôte qu'il les plante car « *Il avait jugé que ce pays mourait par manque d'arbres. [...] il avait résolu de remédier à cet état de choses* »<sup>45</sup>. Quelques années plus tard, au sortir de la guerre, Giono retrouve le vieil homme qui a désormais changé de métier. « *Il ne possédait plus que quatre brebis mais, par contre, une centaine de ruches. Il s'était débarrassé des moutons qui mettaient en péril ses plantations d'arbres.* »<sup>46</sup> Plantations que le romancier décrit comme une véritable forêt : « *La création avait l'air, d'ailleurs, de s'opérer en chaînes. [...] en redescendant par le village, je vis couler de l'eau dans des ruisseaux qui, de mémoire d'homme, avaient toujours été à sec. C'était la plus formidable opération de réaction qu'il m'ait été donné de voir.* »<sup>47</sup>. Dans cet exemple, c'est tout un écosystème qui revit par l'action d'un « *vieux paysan sans culture* »<sup>48</sup>.

Ainsi, pour Giono, nul besoin d'être un savant pour comprendre le monde. Au contraire, cette confiance en la science peut parfois être tout à fait délétère comme le prouve l'anecdote racontée dans *Regain*. Dans ce roman, un des personnages, le père Valigrane, raconte comment un « *professeur [...] payé par le gouvernement* » est venu s'occuper d'une propriété, la cultiver de façon moderne et plus productive que l'ancienne, en s'appuyant sur ses recherches. « *Au bout d'un an ça a été un désert* »<sup>49</sup> conclut le protagoniste. Pour Giono, ce serait l'égoïsme humain, cette volonté de se couper du monde sensible dans un sentiment de supériorité, qui aurait séparé les hommes de leur environnement naturel qu'ils ne sont plus à même de comprendre.

Tout ceci mène le romancier au constat suivant : pour être libre, l'homme doit être entier, comme ce qui l'entoure afin de s'y fondre. Au contraire de l'animal, l'être humain a perdu sa capacité à appartenir au tout. Ce tout, incarné dans le dieu antique Pan, revêt plusieurs figures tant dans la mythologie que dans les romans gioniens. Tout d'abord, il y a le dieu « *protecteur des troupeaux et des bergers* »<sup>50</sup>. Selon Agnès Landes, dans son *Étude des principaux mythes grecs dans l'œuvre de Jean Giono*, il incarnerait les territoires « *non maîtrisés par l'homme* », la nature sauvage, et l'opposition « *à l'espace de la cité* »<sup>51</sup>. C'est celui qui est responsable de ce que les humains perçoivent comme une violence à l'instar de ce qu'il se passe dans *Colline*.

Mais on trouve aussi le dieu des « *mythographes et des philosophes qui en jouant sur l'étymologie de son nom – pan signifiant tout – ont fait de lui "l'incarnation de l'univers"* »<sup>52</sup>.

---

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 761.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 762.

<sup>47</sup> *Ibid.*

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 767.

<sup>49</sup> J. Giono, *Regain*, in *Œuvres Romanesques Complètes I*, *op.cit.*, p. 402.

<sup>50</sup> A. Romestaing, « *Regain* de Jean Giono : survivances d'un savoir panique du vivant » in <http://epistemocritique.org/regain-de-jean-giono-survivances-dun-savoir-panique-du-vivant/> (consulté le 10/05/2019).

<sup>51</sup> A. Landes, *La Grèce imaginaire. Étude des principaux mythes grecs dans l'œuvre de Jean Giono*, thèse de doctorat présentée sous la direction de Mireille Sacotte, Université Sorbonne Nouvelle-Paris 3, 1995, p. 95.

<sup>52</sup> *Ibid.*, p. 80.

Fondant sa pensée dans ce qu'Agnès Landes définit comme un « *vitalisme organiciste* »<sup>53</sup>, l'auteur considère que le savoir ne serait accessible que dans l'acceptation de l'appartenance au tout et non par le simple intellect. En se croyant supérieur, l'homme gionien aurait donc causé sa chute par le désordre qu'il a produit dans le monde.

Pour Giono, cette chute correspondrait à l'entrée dans la modernité. La modernité technologique, tout d'abord, qui, en proposant des moyens de transports de plus en plus rapides, couperait les hommes de leur capacité à sentir et donc de leur environnement pourtant « *bourré de sensations que seul le rythme lent de la marche peut rendre perceptibles* »<sup>54</sup>. L'auteur oppose par exemple la lenteur de la marche à pied à la rapidité de l'automobile et du train. C'est que l'ère moderne, définie comme « *premières convulsions d'un changement de civilisation* »<sup>55</sup>, a imposé la loi de l'instantanéité et de la mécanisation des actions. Mais la modernité est aussi idéologique, tirant son origine de l'avènement de la religion catholique qui aurait créé chez l'humain ce sentiment de supériorité sur les autres êtres. Dans la Genèse, on peut ainsi lire :

« Dieu fit les animaux de la terre selon leur espèce, le bétail selon son espèce, et tous les reptiles de la terre selon leur espèce. Dieu vit que cela était bon. Puis Dieu dit : Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance, et qu'il domine sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur le bétail, sur toute la terre, et sur tous les reptiles qui rampent sur la terre. [...] Dieu leur dit [à l'homme et la femme] : Soyez féconds, multipliez, remplissez la terre et l'assujettissez ; et dominez [...] sur tout animal qui se met sur la terre. »<sup>56</sup>

De plus, cette religion aurait également induit une idée de bonheur uniquement accessible par le spirituel<sup>57</sup>, reléguant le corporel dans le domaine du bas. De cela résulterait une cassure dans l'intégrité de l'être humain : « *Les formes de société dans lesquelles nous avons vécu jusqu'à maintenant ont installé sur la terre le malheur des corps* »<sup>58</sup> et, résultat, « *le pauvre corps ne sait plus* »<sup>59</sup>. Aussi il faudrait, pour retrouver le chemin de ce que le romancier nomme « *connaissance panique* », reconquérir l'accord initial entre corporel et intellect, entre nature et culture, entre l'homme et son environnement.

---

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 140.

<sup>54</sup> J. Giono, notice de *L'Eau vive* in *Œuvres Romanesques Complètes III*, *op. cit.*, p. 1158.

<sup>55</sup> J. Giono, « Promenade de la Mort ou Départ de l'oiseau bague » in *L'Eau vive*, *op.cit.*, p. 375.

<sup>56</sup> *La Sainte Bible* traduite d'après les textes originaux hébreux et grecs, Genèse, 1, 2, 25-29.

<sup>57</sup> Dans l'appendice à *Que ma joie demeure*, p1352, Giono explique la suppression de « Jésus » dans le titre : « *il est un renoncement. Il ne faut renoncer à rien. Il est facile d'acquérir une joie intérieure en se privant de son corps. Je crois plus honnête de rechercher une joie totale, en tenant compte de ce corps, puisque nous l'avons, puisqu'il est là, puisque c'est lui qui supporte notre vie, depuis notre naissance jusqu'à notre mort. Contenter l'intelligence n'est pas difficile ; contenter notre esprit n'est pas non plus trop difficile. Contenter notre corps, il semble que cela nous humilie. Lui seul connaît cependant une éblouissante science.* »

<sup>58</sup> J. Giono, « Appendices de *Que ma joie demeure*, préface aux *Vraies Richesses* », *Œuvres Romanesque Complètes II*, *op.cit.*, p. 133.

<sup>59</sup> J. Giono, *Que ma joie demeure*, *op. cit.*, p. 549.

Pour réapprendre à comprendre le monde, Giono propose plusieurs solutions parmi lesquelles nous en présenterons deux. La première est celle de la marche, que nous venons d'évoquer. Dans le recueil *L'Eau vive*, il écrit : « *Comme les hommes, les pays ont une noblesse qu'on ne peut connaître que par l'approche et par la fréquentation amicale. Et il n'y a pas de plus puissant outil d'approche et de fréquentation que la marche à pied.* »<sup>60</sup>.

À cette première approche sensible, le romancier y adjoint une seconde, à la fois intellectuelle et sensorielle puisqu'il conseille le recours à une certaine littérature. Quelques personnages présentent ainsi les œuvres qui les ont éveillés, voire « sauvés » comme dans la nouvelle intitulée « Vie de Mademoiselle Amandine ». La protagoniste raconte à Jean Giono comment, au cours de ses études supérieures, elle a tenté de trouver son bonheur dans l'érudition, mais sans succès. Puis, dit-elle en parlant des ouvrages qu'elle possédait :

« D'autres sont venus qui ont relevé mon front de la poussière. [...] Puis ils m'ont dit :

"Je m'appelle Whitman. Je m'appelle Thoreau. Voilà le camarade Hamsun qui arrive avec son violon. Dresse-toi, viens, partons dans le vaste monde."

A ceux-là, je dois la nourriture de ma maison, comme à des dieux. »<sup>61</sup>

Thoreau est, pour beaucoup, considéré comme le premier environnementaliste, en particulier du fait de son ouvrage *Walden ou la vie dans les bois*. De même, Whitman sera au centre de plusieurs études écocritiques comme celle d'Alain Suberchicot<sup>62</sup> ou de Bertrand Guest<sup>63</sup>. Or, il est intéressant de noter que ces œuvres lues par plusieurs personnages gioniens<sup>64</sup> font aussi partie de la bibliothèque de leur auteur. D'ailleurs, au sujet de Whitman et de *Feuilles d'herbes*, il écrit dans une lettre à son ami Lucien Jacques qu'il lui « a donné une forte joie avec la chanson de la grande route et chant du monde. Je crois que le Pan américain est en train de me prendre dans ses bras. »<sup>65</sup> On le voit, le rapprochement de l'auteur nord-américain et de Pan est tout à fait significatif lorsqu'on connaît l'intérêt de Jean Giono pour cette divinité antique. Faire lire à ses personnages des œuvres considérées par la critique comme étant « à visée écologique », lecture qui se fait, de surcroît au sein d'un paysage, pourrait alors être vu comme un moyen de provoquer la lecture extra-diégétique, de rendre les lecteurs sensibles au sujet que ces œuvres développent. Sans parler d'écocritique, on peut néanmoins voir dans la présence de ces livres dans les livres, une manière supplémentaire de rendre

---

<sup>60</sup> J. Giono, « Provence », *op. cit.*, p. 205.

<sup>61</sup> J. Giono, *Vie de Mlle Amandine*, in *L'Eau vive*, *op. cit.*, p. 171.

<sup>62</sup> A. Suberchicot, *Littérature et environnement. Pour une écocritique comparée*, Paris, Honoré Champion, coll. «Unichamp Essentiel », 2012.

<sup>63</sup> Bertrand Guest, « L'essai, forme-sens de l'écologie naissante? Humboldt, Thoreau, Reclus », *Romantisme*, n° 164, 2014/2, p. 63-73.

<sup>64</sup> On les retrouvera notamment dans le récit *Cœurs, passions, caractères* in *Œuvres romanesques complètes VI*, Éditions Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1983.

<sup>65</sup> *Correspondance Jean Giono-Lucien Jacques*, éd. Établie par P. Citron, vol.1, 1922-1929, Gallimard, 1981, p. 123.

le lecteur conscient du paysage en encourageant la lecture sensiblement intégrée dans l'environnement et portant un discours sur ce dernier.

Par ces biais narratifs et stylistiques, Giono chercherait à recréer le lien naturel entre l'homme et son environnement car « Nul ne peut vivre séparé de son milieu. Tu avais détruit tes yeux, tes oreilles, ta bouche, le pouvoir de ton corps, la sensibilité de ta peau, bouché tous les corridors de ta chair. Il ne te restait plus pour prendre contact que ton intelligence. Instinctivement tu savais que te séparer c'est mourir, tu as adoré ton intelligence qui te permettait encore de joindre et ainsi de persister. »<sup>66</sup>. De même, Edgar Morin constatera que « notre société sépare plus qu'elle ne relie, ce qui fait de nous des êtres en mal de reliance. »<sup>67</sup>. Chez Giono, cette « déliance » contribuerait à faire des êtres humains « antinaturel[s] »<sup>68</sup>, malades, ou, à l'image de ces femmes parisiennes de la rue du Dragon évoquée plus haut, « mortes jusqu'aux hanches »<sup>69</sup>, « sans correspondance »<sup>70</sup>. On pourrait dresser un parallèle avec le concept de « reliance » théorisé par Edgar Morin :

« Il vaut mieux apprendre à relier. Relier, c'est-à-dire pas seulement établir bout à bout une connexion, mais établir une connexion qui se fasse en boucle. Du reste, dans le mot relier, il y a "re", c'est le retour de la boucle sur elle-même. Or la boucle est autoproduitive. A l'origine de la vie, il s'est créé une sorte de boucle, une sorte de machinerie naturelle qui revient sur elle-même et qui produit des éléments toujours plus divers qui vont créer un être complexe qui sera vivant. Le monde lui-même s'est autoproduit de façon très mystérieuse. »<sup>71</sup>

De plus, chez Giono, on retrouve cette idée de boucle dans l'expression « rond du monde » qui revient à de multiples reprises sous sa plume comme dans *Un de Baumugnes*<sup>72</sup>. Dans *Solitude de la pitié*, il est question du « rond mélange qui forme le fruit du monde »<sup>73</sup> ; et dans *Jean le Bleu* et *Prélude de Pan*, il s'agit du « grand mélange »<sup>74</sup>. Cette nécessité de retrouver le lien dans le monde vu comme un tout cyclique et complexe permettrait d'accéder à la joie. On retrouve déjà cette idée dans le premier roman gionien, œuvre de jeunesse inachevée intitulée *Angélique* : « il n'est pas bon de voir la vie d'une lunette sans jamais se mêler à la ronde : c'est là justement que se trouve le remède à vos vapeurs noires. »<sup>75</sup>. Recréer du lien par la littérature, Giono s'y est donc attaché en rapprochant constamment par la narration et par le style le paysage sensible et l'intellect, l'humain et

---

<sup>66</sup> J. Giono, *Les Vraies richesses*, *op. cit.*, p. 60.

<sup>67</sup> E. Morin, « Éthique de la reliance » in *La Méthode, IV*, Paris, Seuil, 2004, p. 114.

<sup>68</sup> J. Giono, « Appendice du *Chant du monde* » in *Œuvres Romanesque Complètes II*, *op.cit.*, p. 1283.

<sup>69</sup> J. Giono, *Les Vraies richesses*, *op. cit.*, p. 36.

<sup>70</sup> *Ibid.*

<sup>71</sup> E. Morin, « La stratégie de reliance pour l'intelligence de la complexité » in *Revue Internationale de Systémique*, vol. 9, n°2, 1995, p. 105-112.

<sup>72</sup> J. Giono, *Un de Baumugnes*, in *Œuvres Romanesque Complètes I*, *op.cit.*, p. 237.

<sup>73</sup> J. Giono, « Sylvie » in *Solitude de la pitié*, *op. cit.*, p. 512.

<sup>74</sup> J. Giono, *Jean le Bleu*, *op. cit.*, p. 100 ; « Prélude de Pan », *Solitude de la pitié*, *op. cit.*, p. 451.

<sup>75</sup> J. Giono, *Angélique*, in *Œuvres Romanesque Complètes I*, *op.cit.*, p. 1337.

le non-humain, la nature et la culture. En 2007, Michel Maffesoli écrivait au sujet de la reliance que c'est « *la perpétuelle interaction qui s'établit entre le matériel, le spirituel, l'animal, l'organique, le naturel et le culturel* »<sup>76</sup>.

Ainsi, avant la naissance de ce concept morinien, l'idée était présente chez Giono en ce qui concerne l'écriture du monde. Depuis la parution de sa nouvelle *L'Homme qui plantait des arbres*, nombreux sont d'ailleurs ceux qui voient en l'auteur un écrivain écologiste. Pour n'en citer que quelques uns, Pierre Schoentjes considère l'œuvre comme « *référence première* »<sup>77</sup> du XX<sup>ème</sup> siècle, Thérèse Minhot parle d'un « *prophète écologiste* »<sup>78</sup> tandis que Vincent Borel voit en Giono « *le premier grand écrivain écolo* »<sup>79</sup>. Bien sûr, tous ne partagent pas le même avis sur cet « écologisme ». Pour autant, à la suite de Sylvie Vignes, nous constatons « *l'influence de l'écologie profonde dans le Giono d'avant-guerre* »<sup>80</sup> ainsi qu'une forme de conscience écologique dans l'œuvre gionienne, parfois proche des pensées d'Arne Naess<sup>81</sup>. Mais de là à voir en Giono un écologiste actif, le pas est trop grand. S'il a bien manifesté son désaccord lors de la construction du site nucléaire de Cadarache<sup>82</sup> en 1961, il n'a pas pris parti contre le barrage de Serre-Ponçon qui délogea pourtant de nombreux habitants et modifia le paysage. S'il écrit contre la déforestation notamment dans *L'Homme qui plantait des arbres* ou la nouvelle « *Aux pays des coupeurs d'arbres* »<sup>83</sup>, il ne prend pas part au discours politique et environnemental. Peut-être, comme le suggère Walter Wagner<sup>84</sup>, est-ce parce que la crise environnementale actuelle lui est alors inconnue. Selon nous, la réponse serait plutôt à trouver dans le refus constant du romancier après la Seconde Guerre mondiale, de faire corps avec un parti politique, usant plus volontiers de sa plume et de la fiction pour tenter de faire voir le monde tel qu'il le conçoit. Préférant donc parler d'écopoét(h)ique plutôt que de réel écologisme, il n'en est pas moins vrai que ses œuvres ont été, pour certains lecteurs, le déclencheur d'une volonté de planter des arbres (plusieurs opérations de reforestation

---

<sup>76</sup> M. Maffesoli, « Une éthique pour notre temps » in *Le Réenchantement du monde*, Paris, La Table Ronde, 2007, p. 143.

<sup>77</sup> P. Schoentjes, « Littérature et environnement : écrire la nature » in *Narration d'un nouveau siècle. Romans et récits français (2001-2010)*, Bruno Blanckerman & Barbara Havercroft (dir.), Presse Sorbonne Nouvelle, coll. « Fictions/Non fiction XXI », 2013, p. 117-129.

<sup>78</sup> T. Minhot, « Jean Giono, prophète écologiste » in *Jean Giono Bulletin*, n°16, 1981, p. 95-102.

<sup>79</sup> V. Borel, « Giono, notre premier grand écrivain écolo », *Clés*, mars-avril 1993.

<sup>80</sup> S. Vignes, *Giono et le travail des sensations : un barrage contre le vide*, Saint-Genouph, Nizet, 1998, p. 99.

<sup>81</sup> A. Naess, « *Self realization : An Ecological Approach to Being in the World* » in Alan Drengson & Yuichi Inove, éd., *The Deep Ecology Movement. An Introductory Anthology*, Berkeley, North Atlantic Books, 1995, p. 14.

<sup>82</sup> J. Giono, « Protestation contre l'installation d'un centre nucléaire à Cadarache » in Henri Godard, *Provence*, Éd. Paris Gallimard, 1993, p. 286-287.

<sup>83</sup> J. Giono, « Au pays des coupeurs d'arbres » in *Solitude de la pitié*, op. cit., p. 518-520.

<sup>84</sup> W. Wagner, « L'écologisme gionien au miroir de la critique » in *Patrimoines gioniens*, Michel Bertrand & André Not, avec la collaboration de Annick Javer, Textuelles, 2018, p. 180.

font référence à son œuvre<sup>85</sup>), de parcourir à nouveau le paysage<sup>86</sup> mais aussi d'en faire, malgré leur auteur, de véritables œuvres écologiques.

\* \* \*

Ainsi, dans les œuvres de Jean Giono la sensibilité du monde comme écosystème passe par l'usage récurrent de synesthésies, métonymies, de personnifications et autres figures d'hybridation afin de rendre compte du « rond du monde » qui constitue l'une des pierres angulaires de sa pensée qu'il qualifie lui-même de « *paganisme humaniste* »<sup>87</sup>. Certes, la reliance morinienne semble s'appliquer à cette volonté qu'a l'auteur de relier le tout du monde ; certes, il partage avec la *deep ecology* une volonté d'abandonner l'anthropocentrisme et de reconnaître une valeur à tout être doué de sensibilité. Mais il n'en est pas pour autant un fervent écologiste au sens politique et moderne du terme.

Jean Giono, auteur écopoét(h)ique plutôt qu'écologiste, il n'en demeure pas moins partisan de ce que plus tard, Edgar Morin nommera « éthique de la reliance » et qui, par son approche sensible du paysage dans ses romans a effectivement permis son corollaire dans le monde réel. Nous concluons par cette citation du romancier présentant le roman *Que ma joie demeure* qui nous semble résumer cette volonté :

« Ici, le lecteur trouvera encore une fois la succession des saisons. Je voudrais qu'il les considère comme les forces les plus éminentes et qu'il ne puisse pas s'en arracher. Le problème de l'établissement de la joie est peut-être pour lui encore plus tragique, car sans doute la recherche-t-il sans le secours des printemps et des étés. On verra que dans ce livre non plus on ne la trouve pas. J'espère qu'il comprendra que ça n'a aucune importance. S'il le comprend, il sera sur le chemin de sa joie. Sinon, qu'il ne perde pas confiance, c'est que j'aurai mal travaillé. »<sup>88</sup>

---

<sup>85</sup> Ainsi, le Programme des Nations Unies pour l'Environnement (« UNEP ») s'en est inspiré dans sa campagne intitulée « A Billion Tree Campaign » qui a permis de planter 45 millions de graines à travers le monde ( Site officiel du Programme des Nations unies pour l'environnement consulté le 10 mai 2018). Frédéric Back participe personnellement à la défense des animaux et de la nature. Membre fondateur de la Société pour vaincre la pollution et de la Société québécoise pour la défense des animaux, il utilise ses films d'animation, notamment la renommée internationale de *L'Homme qui plantait des arbres*, pour promouvoir l'action écologiste. Inspiré par la nouvelle, il a lui-même replanté une petite forêt au Canada, à Huberdeau, qu'il a dédiée à Jean Giono.

<sup>86</sup> Les rencontres du Contadour dans les années 1930 et, plus récemment, les balades organisées par le Centre Jean Giono de Manosque <http://centrejeangiono.com/accueil/programmation/les-activites/balades-litteraires/> s'appuyant sur les ouvrages de Jean-Louis Carribou en sont un exemple.

<sup>87</sup> P. de Boisdeffre, *Giono*, La Bibliothèque idéale, Gallimard, 1965, p. 48.

<sup>88</sup> J. Giono, « Avant-propos à *Que ma joie demeure* », *op. cit.*, p1349

## BIBLIOGRAPHIE

### 1/ Œuvres de Jean Giono

- GIONO Jean, Œuvres romanesques complètes I, Éditions Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1971 : Colline, Regain, Solitude de la Pitié, Un de Baumugnes, Angélique (récit inachevé).
- GIONO Jean, Œuvres romanesques complètes II, Éditions Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1972 : Jean le Bleu, Le Chant du monde, Fragments d'un paradis.
- GIONO Jean, Œuvres romanesques complètes III, Éditions Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1974 : *L'Eau vive, Un roi sans divertissement*.
- GIONO Jean, Œuvres romanesques complètes IV, Éditions Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1977 : *Le Hussard sur le toit*.
- GIONO Jean, Œuvres romanesques complètes V, Éditions Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1980 : *L'homme qui plantait des arbres*.
- GIONO Jean, Œuvres romanesques complètes VI, Éditions Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1983 : *Cœurs, passions, caractères*.
- GIONO Jean, *Lettre aux paysans, Récits et Essais*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1989.
- GIONO Jean, « Protestation contre l'installation d'un centre nucléaire à Cadarache » in Henri Godard, *Provence*, éd. Paris Gallimard, 1993.
- *Correspondance Jean Giono-Lucien Jacques*, éd. Établie par Pierre Citron, vol. 1, 1922-1929, Gallimard, 1981.

### 2/ Œuvres critiques

- BESSE Jean-Marc, *Le paysage, espace sensible, espace public* de Jean-Marc Besse (EHGO/UMR Géographie-cités, CNRS/Paris I/Paris VII) conférence, 2009.
- BENDER Barbara, "Time and Landscape," in *Current Anthropology* 43, no. S4 (August/October 2002).
- BOISDEFRE (de) Pierre, *Giono*, La Bibliothèque idéale, Gallimard, 1965.
- BOREL Vincent, « Giono, notre premier grand écrivain écolo », *Clés*, mars-avril 1993.
- GODARD Henri, *D'un Giono l'autre*, Gallimard, 1995.
- GUEST Bertrand, « L'essai, forme-sens de l'écologie naissante? Humboldt, Thoreau, Reclus », *Romantisme*, n° 164, 2014/2.
- LANDES Agnès, *La Grèce imaginaire. Étude des principaux mythes grecs dans l'œuvre de Jean Giono*, thèse de doctorat présentée sous la direction de Mireille Sacotte, Université Sorbonne Nouvelle-Paris 3, 1995.
- LOVELOCK James, *Gaia, A New Look at Life on Earth*, Oxford, New York et al., Oxford University Press, 1979.
- MAFFESOLI Michel, « Une éthique pour notre temps » in *Le Réenchantement du monde*, Paris, La Table Ronde, 2007.
- MINHOT Thérèse, « Jean Giono, prophète écologiste » in *Jean Giono Bulletin*, n°16, 1981.
- MORIN Edgar, « La stratégie de reliance pour l'intelligence de la complexité » in *Revue Internationale de Systémique*, Vol.9, n°2, 1995.
  - « Éthique de la reliance » in *La Méthode, IV*, Paris, Seuil, 2004.
  - « La stratégie de reliance pour l'intelligence de la complexité » in *Revue Internationale de Systémique*, vol 9, n°2, 1995.
- NAESS Arne, « *Self realization : An Ecological Approach to Being in the World* » in Alan Drengson & Yuichi Inoue, éd., *The Deep Ecology Movement. An Introductory Anthology*, Berkeley, North Atlantic Books, 1995.
- SERRES Michel, *Le Contrat naturel*, Paris, Flammarion, « Champs essais », 1990.
- SCHAELECHLI Édouard, *Jean Giono. Pour une révolution à hauteur d'homme*, Éditions Le passager clandestin, coll. "Les précurseurs de la décroissance".

- SCHOENTJES Pierre, « Littérature et environnement : écrire la nature » in *Narration d'un nouveau siècle. Romans et récits français (2001-2010)*, Bruno Blanckerman & Barbara Havercroft (dir.), Presse Sorbonne Nouvelle, coll. « Fictions/Non fiction XXI », 2013.
- SUBERCHICOT Alain, *Littérature et environnement. Pour une écocritique comparée*, Paris : Honoré Champion, coll. « Unichamp Essentiel », 2012.
- VIGNES Sylvie, *Giono et le travail des sensations : un barrage contre le vide*, Saint-Genouph, Nizet, 1998.
- WAGNER Walter, « L'écologisme gionien au miroir de la critique » in *Patrimoines gioniens*, Michel Bertrand & André Not, avec la collaboration de Annick Javer, Textuelles, 2018.
- *Giono, sur la musique*, dossier préparé par Aline et Sylvie Giono, Sophia Antipolis in S. Vignes, « Jeux et enjeux des synesthésies dans l'œuvre de Giono » in Jean Giono, 7, textes réunis par Laurent Fourcaut, Lettres Modernes, Minard, Paris-Caen, 2001.

### **3/ Sitographie**

- ROMESTAING Alain, « *Regain* de Jean Giono : survivances d'un savoir panique du vivant » in <http://epistemocritique.org/regain-de-jean-giono-survivances-dun-savoir-panique-du-vivant/> .